

Discours

prononcé à l'occasion de la promotion à 'Docteur Honoris Causa'
Université de Bucarest, le 10 octobre 2006 1)

Jacob L. Mey

M. le Président de l'Université de Bucarest, Chers collègues, Chers amis, Mesdames, Messieurs,

C'est avec le plus grand plaisir que je prends la parole dans cette illustre assemblée pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait à l'occasion de ma promotion de docteur *honoris causa*.

Il y a une locution française beaucoup, même trop, usitée: 'le plaisir est tout à moi'. On dit cela pour reconnaître un service rendu, ou pour éviter un merci qui pourrait tourner en dérision. Quant à l'honneur que vous me faites aujourd'hui, il me semble qu'elle ne me revient pas de droit, mais uniquement en vertu de votre magnanimité : cet honneur du doctorat *honoris causa* est en effet sans cause substantive, pour ce qui est de ma position envers votre pays et ses riches traditions scientifiques, en particulier dans ma propre discipline, la linguistique.

Lorsque je considère ce qui a été établi de relations mutuelles entre nos deux pays par mes grands prédécesseurs danois, la modestie me commande de souligner que je ne suis point pareil à eux, *non sum par illis*, et que donc je ne puis aucunement aspirer à partager d'honneurs, semblables à ceux qu'ils ont fait à nos pays, en établissant les contacts fructifères bien connus entre le Danemark et la Roumanie.

Je pense ici en premier lieu au célèbre savant danois, Kristian Sandfeld, qui, au début du siècle passé, fut celui dans mon pays qui a posé les fondements de la théorie connue sous le nom de l'*union linguistique balkanique*, une théorie qui a eu des répercussions et échos jusqu'en Roumanie, où votre illustre compatriote décédé, Alexandre Rosetti, travaillait dans la même direction. Ensemble, ces deux linguistes sont responsables du développement de cette pensée fertile, unissant le désir d'"expliquer les faits étymologiques avec un élan théorique, visant à

combiner entr'elles certaines tendances dans la typologie 'balkanique' de caractère apparemment indépendantes – je pense ici à l'absence d'un futur morphologique, à la position de l'article déterminé suffixé, et à maints autres phénomènes documentés pour un nombre de langues, y compris les dialectes scandinaves. En procédant ainsi, ils ont élevé l'étude aléatoire des faits étymologiques (quoiqu'intéressants et curieux en eux-mêmes) au niveau de la recherche internationale.

Au même titre, Sandfeld et Rosetti firent aussi un travail de rapprochement entre leurs cultures respectives, celle du Danemark avec sa tradition philologique nordique, et celle de la Roumanie, où les efforts gigantesques d'établir une étymologie définitive de la langue roumaine seront pour toujours liés au nom de ce grand savant, souvent méconnu hors de sa patrie, Bogdan Petriceicu Hasdeu (qui, malheureusement, ne parvint qu'à terminer la lettre B dans son grand ouvrage *Ethymologicum magnum Romaniae*, dont les premières fascicules parurent il y a exactement cent vingt ans, en 1886).

Il est évident qu'on ne pourrait nullement considérer mes faibles tentatives en linguistique comme étant à la hauteur d'exploits pareils, mais je trouve un certain confort dans la pensée que j'ai fait mes recherches en m'appuyant sur les épaules de ces géants. On pourrait donc dire, en toute modestie, que je me trouve élevé aujourd'hui à la dignité peu méritée d'un doctorat honoris causa, en part grâce aux efforts de mes prédécesseurs, « ces génies d'une envergure étonnante », comme un autre savant roumain, l'anthropologue Mircea Eliade, a caractérisé son propre prédécesseur Bogdan Hasdeu que je viens de mentionner.

Si vous me permettez, je voudrais noter ici, en passant, qu'il y a eu un autre linguiste roumain excellent, le professeur romaniste tubingeois, feu Eugenio Coseriu, qui fut parmi les rares linguistes continentaux à s'intéresser sérieusement à l'œuvre de Louis Hjelmslev, le fondateur de la théorie dite « glossématique », école structuraliste danoise qui connut une certaine notoriété dans les années après-guerre, mais qui tomba en oubli presque complètement à la suite de la mort du maître en 1965.

J'ajoute que, bien que le même Louis Hjelmslev fût mon mentor et soutien professionnel et personnel pendant mes années d'étude à Copenhague, de 1953 à 1960, je n'ai jamais réussi à me tourner en «glossématicien» simple et dévoué, au grand chagrin de mon maître et ami. La cause principale en fut qu'en quittant Copenhague pour mon premier emploi à l'Université d'Oslo en Norvège, j'avais aussi commencé à avoir d'autres intérêts; ici, il s'agissait surtout de la linguistique formelle, un sujet que j'avais entamé en 1963, pendant un séminaire de linguistique mathématique tenu à Santa Monica, en Californie, mais que je ne parvins à poursuivre sérieusement qu'après avoir établi une nouvelle connexion avec la linguistique roumaine.

Celle-ci eut son origine dans une conférence, tenue en 1964 à Magdebourg en Allemagne de l'Est, où je rencontrai le professeur et académicien roumain Solomon Marcus qui, à part d'être un mathématicien accompli, faisait de son mieux pour placer la discipline émergente de la linguistique mathématique sur des fondements solides. Cette occasion représenta la première fois que j'eus le plaisir, ou mieux : l'honneur, de rencontrer le professeur Marcus. Elle fut suivie par plusieurs d'autres rencontres à des conférences dans l'Est de l'Europe, et pendant quelques années nous entretenions même une correspondance à intervalles réguliers. Ce qui m'impressionnait le plus fut le fait que Solomon Marcus, tout en exigeant un haut degré de formalisme de description, s'intéressait (à la différence de la plupart des linguistes contemporains) au langage des poètes et des narrateurs, en s'efforçant de formuler des règles aussi rigides pour la description de ces «langues» comme celles qui valent pour la description de la langue proprement dite, à savoir les règles syntaxiques conçues par les adhérents de la linguistique générative de Chomsky. Solomon Marcus fut ainsi à même d'ouvrir un conduit de communication entre les linguistes étudiant le système de la langue et ceux (ou celles) dont les intérêts professionnels enveloppaient l'étude de l'usage langagier humain tout court.

À part ma connexion avec le professeur Marcus, mes propres liaisons avec la Roumanie et avec les linguistes roumains sont restées,

jusqu'à l'époque récente, rares et intermittentes. C'est une circonstance un peu paradoxale, vu que je me rappelle, à l'âge de dix ans, avoir découvert le mystère de l'affinité entre les idiomes neo-latins à base d'un fait linguistique roumain ! Petit enfant, selon le récit de ma mère, j'aurais appris à distinguer (sans naturellement les parler) entre les langues principales de l'Europe occidentale : français, allemand, anglais. Un peu plus tard, l'enseignement officiel commença : le français à 8 ans, le latin s'y ajouta à 10, le grec, l'allemand et l'anglais faisant suite quelques années après. Et alors j'avais pour la première fois l'opportunité de me familiariser avec ces langues, en tâchant en même temps de les comparer,

Figurez-vous donc ma surprise quand j'obtins les premières monnaies roumaines pour ma collection (j'étais déjà un averse collectionneur et amateur numismate). Il s'agit, en actualité, de deux pièces, à texte presque identique, sur le revers de chacune desquelles on lisait les mots « *Bun pentru um (cinci) leu (lei)* », c'est à dire, c'étaient des monnaies mises en circulation après la première guerre mondiale, lorsque la Roumanie indépendante ne s'était pas encore doté de son propre système bancaire. Pour moi, ces inscriptions posaient des difficultés imprévues du point de vue de ma linguistique primitive « comparative ».

Quant au mot *bun*, je n'avais aucun problème: c'était simplement le mot latin *bonus*, en français *bon*. Puis, m'appuyant sur le latin rudimentaire appris durant le premier cycle du lycée, je savais que le pluriel en latin se formait en changeant ou ajoutant un *i* final au substantif ou adjectif en question. Restait ce mot totalement opaque et mystérieux *pentru*. Me basant sur le contexte, je conjecturai qu'il devrait signifier quelque chose comme *pour* ; évidemment, le texte, pour faire du sens, devrait lire 'Bon pour un (cinq) leu (lei)'. Je me souviens encore de mes efforts vains et inutiles d'établir des correspondances phoniques ou morphologiques (comme je viendrais à les appeler plus tard) pour m'expliquer cet étrange phénomène: un mot signifiant *pour*, mais n'ayant aucune similitude avec les mots des langues que je connaissais.

Je finis par abandonner cette entreprise *proto-étymologique*, et par conséquent le roumain cessa de figurer dans ma liste d'idiomes à apprendre. Je me rappelle qu'à ce temps-là j'étais encore hanté de visions tout à fait dans l'esprit « hasdeuien », à savoir une ambition honnête d'apprendre un minimum de 25 langues. C'est peut-être grâce à cette défaite, ou peut-être grâce à une intervention de la part d'un Saint Bogdan (dont je ne connaissais même pas l'existence à ce moment) que je me suis décidé à devenir linguiste...

Quoiqu'en soit de ces mémoires enfantines, ma première rencontre avec le roumain et la Roumanie eut lieu en 1984, à l'occasion d'une conférence tenue en Bulgarie. En route pour Varna, nous traversons la Roumanie en voiture, et je me rappelle vivement l'étrange impression que firent ces villages tout à fait obscurs, les maisons illuminées seulement par l'unique ampoule de 40 watt, permise par le régime. Les boulevards et les rues de la capitale furent éclaircis à nuit uniquement par la lueur des voitures de tramways qui roulaient encore, l'éclairage normal et même les feux étant éteints partout pour économiser l'électricité. À l'hôtel, on coupait la télévision nationale à 9 h (ce que nous ne savions pas); dans notre chambre, nous nous sommes mis à regarder un programme de nouvelles à moitié compréhensibles, tout en nous félicitant de notre bonne compréhension du roumain – jusqu'au moment où l'hôte apparut annoncer les dernières nouvelles de Sofia ! (Ayant vécu à Prague pendant un an, ma femme et moi comprenions un peu le bulgare, le regardant plus au moins comme un dialecte voisin du tchèque).

Le lendemain, ayant décidé d'aller chercher une de nos connaissances roumaines, la sémiologue Mariana Net, avec laquelle j'avais entretenu une correspondance et que j'avais contactée pendant son séjour à Bloomington en Indiana, sans toutefois jamais avoir eu l'occasion de la rencontrer en personne, on s'est mis en route pour le centre de la ville. Nous avons trouvé, sans trop de difficulté, la rue Spiro Haret (où son institut était localisé), mais notre entreprise fut quand même vaine : nous n'avions pas obtenu la permission de

la part du Ministère de la Culture pour contacter une employée de l'université ; notre présence même dans les bâtiments de l'Université constituait une infraction, passible d'une contravention. Puis, le jour étant samedi, et aucun employé n'étant dans son bureau, et le portier ne voulant pas nous permettre d'appeler la docteure Net à la maison, mes premiers efforts d'établir des contacts avec la Roumanie linguistique officielle dans les années 80 se sont terminés sans succès.

Heureusement, les choses ont changé du tout en tout depuis ces temps-là. J'ai appris à connaître personnellement un bon nombre de linguistes roumains contemporains ; j'ai notamment eu le plaisir de voir ma gentille invitatrice, la professeure Liliana Ruxandoiu, parmi mes auditeurs d'un séminaire donné en Suède en 2003, à l'université d'Örebro, où une autre linguiste d'origine roumaine, la professeure Cornelia Ilie, tenait la chaire de philologie anglaise. Grâce aux efforts de ces ami(e)s et collègues, comme à ceux de nombreux autres amis roumains et scandinaves, j'entrevois aujourd'hui une période nouvelle de collaboration intensifiée entre la Roumanie et la Scandinavie, sans doute accélérée par la prochaine entrée de votre noble pays dans l'Union Européenne.

Si ma présente visite a pu contribuer en quelque mesure à la réalisation de ce but commun, profitable à tous, je serai très content d'être venu ici comme votre invité, en vous remerciant de tout mon cœur de l'honneur académique, quoique peu mérité, que vous m'avez accordé aujourd'hui.

Merci de votre attention.

1. Ecrit à Bucarest, 'Domus Academica', le 6 octobre 2006.
Je tiens à remercier mon ami et collègue Poul Søren Kjærsgaard, de l'Université du Danemark du Sud, pour de nombreuses remarques utiles.